

THÉÂTRE COMPLET

DE

JEAN

GIRAUDOUX

★★★

ONDINE

SODOME ET GOMORRHE

L'APOLLON DE BELLAC

LA FOLLE DE CHAILLOT

POUR LUCRÈCE

LES GRACQUES

GRASSET

THÉÂTRE COMPLET
DE
JEAN
GIRAUDOUX

★★★

ONDINE
SODOME ET GOMORRHE
L'APOLLON DE BELLAC
LA FOLLE DE CHAILLOT
POUR LUCRÈCE
LES GRACQUES

GRASSET

JEAN GIRAUDOUX

THÉÂTRE

GRASSET

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de copyright](#)

[ONDINE](#)

[SODOME ET GOMORRHE](#)

[L'APOLLON DE BELLAC](#)

[LA FOLLE DE CHAILLOT](#)

[POUR LUCRÈCE](#)

[LES GRACQUES](#)

© *Éditions Bernard Grasset, 1971.*

978-2-246-78809-6

CE VOLUME COMPREND :

ONDINE

SODOME ET GOMORRHE

L'APOLLON DE BELLAC

LA FOLLE DE CHAILLOT

POUR LUCRÈCE

LES GRACQUES

NOTE DE L'ÉDITEUR

*Le plus souvent les passages entre crochets ne sont pas joués à la représentation.
Les distributions figurant dans ce recueil sont celles de la création de chaque pièce.*

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris
l'U.R.S.S.

ONDINE

PIÈCE EN TROIS ACTES

d'après

le conte de

Frédéric de La Motte-Fouqué

PERSONNAGES

ONDINE	M ^{mes} MADELEINE OZERAY
EUGÉNIE	RAYMONE
BERTHA	JEANNE HARDEYN
LA REINE YSEULT . .	JEANNE REINHARDT
SALAMMBO	ODETTE TALAZAC
GRETE	SIMONE BOURDAY
VÉNUS, LA FILLE DE VAISSELLE, VIOLANTE }	GUITTY FLEXER
	MARTHE HERLIN
	WANDA MALACHOWSKA
	MICHELINE BUIRE
	JACQUELINE RICARD
	JOELE EWAN
	GILBERTE PRÉVOST
	JANINE VIENOT
	HÉLÈNE CONSTANT
	VÉRA PHARÈS
	NICOLE MUNIE-BERNY
LES ONDINES ET DAMES DE LA COUR }	

LE CHEVALIER	MM. JOUIS JOUVET
LE CHAMBELLAN	FÉLIX OUDART
AUGUSTE	ROMAIN BOUQUET
LE ROI DES ONDINS . . .	AUGUSTE BOVERIO
LE ROI	ROBERT BOGAR
LE PREMIER JUGE	ALEXANDRE RIGNAULT
MATHO ET LE SECOND JUGE	MAURICE CASTEL
LE POÈTE, LE BOURREAU.	JEAN PARÉDES
LE SURINTENDANT DES THÉÂTRES ROYAUX, }	JEAN GOURNAC
ULRICH }	
BERTRAM	MARCEL LUPOVICI

PERSONNAGES (suite)

LE GARDEUR DE PORCS, LE MONTEUR DE PHOQUES }	HENRI SAINT-ISLES
	JACQUES THIÉRY
	JULIEN BARROT
	MICHEL VADET
	ÉMILE VILLARD
	MARC ANTHONY
LES CHEVALIERS }	

ONDINE fut représentée pour la première fois au Théâtre de l'Athénée le 27 avril 1959, sous la direction de LOUIS JOUVET.

Musique de scène d'HENRI SAUGUET.

Décors de PAVEL TCHELITCHEW.

Costumes d'IRA BELLINE.

ACTE PREMIER

Une cabane de pêcheurs. Orage au-dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VIEIL AUGUSTE. LA VIEILLE EUGÉNIE

AUGUSTE, à la *fenêtre*. - Que peut-elle bien faire encore au-dehors, dans ce noir!

EUGÉNIE. — Pourquoi t'inquiéter ? Elle voit dans la nuit.

AUGUSTE. - Par cet orage !

EUGÉNIE. — Comme si tu ne savais plus que la pluie ne la mouille pas !

AUGUSTE. - Elle chante maintenant !... Tu crois que c'est elle qui chante ? Je ne reconnais pas sa voix.

EUGÉNIE. — Qui veux-tu que ce soit ? Nous sommes à vingt lieues de toute maison.

AUGUSTE. - La voix part tantôt du milieu du lac, tantôt du haut de la cascade.

EUGÉNIE. — C'est qu'elle est tantôt au milieu du lac, tantôt au haut de la cascade.

AUGUSTE. - Tu veux rire !... Tu t'amusais à sauter les ruisseaux en crue, à son âge ?...

EUGÉNIE. — J'ai essayé une fois. On m'a repêchée par les pieds. J'ai essayé juste une fois tout ce qu'elle fait mille fois par jour, sauter les gouffres, recevoir les cascades dans un bol... Ah ! Je me la rappelle, la fois où j'ai essayé de marcher sur l'eau !

AUGUSTE. - Nous sommes trop faibles avec elle, Eugénie. Une fille de quinze ans ne doit pas courir les forêts, à pareille heure. Je vais parler sérieusement. Elle ne veut reprendre son linge qu'au faite des rochers, réciter ses prières que la tête sous l'eau... Où en serions-nous aujourd'hui, si tu avais eu cette éducation !

EUGÉNIE. — Est-ce qu'elle ne m'aide pas dans le ménage ?

AUGUSTE. — Il y a beaucoup à dire là-dessus...

EUGÉNIE. — Que prétends-tu encore ? Elle ne lave pas les assiettes ? Elle ne cire pas les souliers ?

AUGUSTE. - Justement. Je n'en sais rien.

EUGÉNIE. — Elle n'est pas propre, cette assiette ?

AUGUSTE. - Ce n'est pas la question. Je te dis que je ne l'ai jamais vue ni laver ni cirer... Toi non plus...

EUGÉNIE. — Elle préfère travailler dehors...

AUGUSTE. - Oui, oui ! Mais qu'il y ait trois assiettes ou douze, un soulier ou trois paires, cela

de dure le même temps. Une minute à peine, et elle revient. Le torchon n'a pas servi, le cirage est intact. ~~Mais tout est net, mais tout brille...~~ Cette histoire des assiettes d'or, l'as-tu tirée au clair ? Et jamais ses mains ne sont sales... Tu sais ce qu'elle a fait, aujourd'hui ?

EUGÉNIE. — Y a-t-il eu un jour, depuis quinze ans, où elle ait fait ce qu'on attendait ?

AUGUSTE. - Elle a levé la grille du vivier. Les truites que je rassemblais depuis le printemps sont parties... J'ai juste pu rattraper celle du dîner. (*La fenêtre s'est ouverte brusquement.*)... Qu'est-ce que c'est encore !

EUGÉNIE. — Tu le vois bien. C'est le vent.

AUGUSTE. - Je te dis que c'est elle !... Pourvu qu'elle ne nous donne pas encore sa comédie, avec ces têtes qu'elle montre dans la fenêtre les soirs d'orage... Celle du vieillard blanc me fait froid dans le dos.

EUGÉNIE. —Moi, j'aime bien celle de la femme, avec ses perles... Ferme la fenêtre, en tout cas, si tu as peur !

Une tête de vieillard couronnée, à barbe *ruisselante*, est apparue *dans* l'encadrement, à la lueur d'un *éclair*.

LA TÊTE. - Trop tard, Auguste !...

AUGUSTE. - Tu vas voir si c'est trop tard, Ondine !

Il ferme la fenêtre. Elle s'ouvre à nouveau brusquement. Une charmante tête de naïade apparaît, éclairée.

LA TÊTE DE NAÏADE. - Bonsoir, chère Eugénie !

Elle s'éteint.

EUGÉNIE.— Ondine, ton père n'est pas content ! Rentre !...

AUGUSTE. - Tu vas rentrer, Ondine ! Je compte trois. Si à trois tu n'as pas obéi, je tire le verrou... Tu couches dehors.

Cotrp de tonnerre.

EUGÉNIE. — Tu plaisantes !

AUGUSTE. - Tu vas voir si je plaisante !... Ondine, une !

Coup de tonnerre.

EUGÉNIE. — C'est assommant, ces coups de tonnerre à la fin de tes phrases !

AUGUSTE. - Est-ce que c'est ma faute !

EUGÉNIE.— Dépêche-toi, avant qu'il retonne... Tout le monde sait que tu sais compter jusqu'à trois !

AUGUSTE. - Ondine, deux !

Coup de tonnerre.

EUGÉNIE. — Tu es insupportable !

AUGUSTE. - Ondine, trois !

Pas de coup de tonnerre.

EUGÉNIE, *dans l'attente du coup de tonnerre.* - Finis, finis, mon pauvre Auguste !

AUGUSTE. - Moi, j'ai fini ! (*Il tire le verrou.*) Voilà !... Nous voilà en paix pour le dîner.

*La porte s'ouvre toute grande. Auguste et Eugénie se retournent au fracas.
Un chevalier en armure est sur le seuil.*

SCÈNE II

LE CHEVALIER. AUGUSTE. EUGÉNIE

LE CHEVALIER, *cognant les talons.* - Ritter Hans von Wittenstein zu Wittenstein.

AUGUSTE. - On m'appelle Auguste.

LE CHEVALIER. - Je me suis permis de mettre mon cheval dans votre grange. Le cheval, comme chacun sait, est la part la plus importante du chevalier.

AUGUSTE. - Je vais le bouchonner, seigneur.

LE CHEVALIER. - C'est fait. Merci. Je le bouchonne moi-même, à l'ardennaise. Ici vous les bouchonnez à la souabe. Vous prenez le crin à contresens. Il devient terne. Surtout chez les rouans... Je peux m'asseoir ?

AUGUSTE. - Vous êtes ici chez vous, seigneur.

LE CHEVALIER. - Quel orage! Depuis midi, l'eau me ruisselle dans le cou. Elle ressort par les gouttières à faire égoutter le sang. Mais le mal est fait... C'est ce que nous craignons le plus en armure, nous autres, chevaliers... La pluie... La pluie, et une puce.

AUGUSTE. - Peut-être pourriez-vous l'enlever, seigneur, si vous passez ici la nuit.

LE CHEVALIER. - Tu as vu les écrevisses changer de carapace, mon cher Auguste ? C'est aussi compliqué ! Je me repose d'abord... Tu m'as dit qu'on t'appelle Auguste, n'est-ce pas ?

AUGUSTE. - Et ma femme Eugénie.

EUGÉNIE. — Excusez-nous. Ce ne sont pas des noms pour chevaliers errants.

LE CHEVALIER. - Tu ne saurais imaginer la joie pour un chevalier errant, brave femme, qui a cherché vainement tout un mois dans la forêt Pharamond et Osmonde, de tomber, au moment du dîner, sur Auguste et Eugénie.

EUGÉNIE. — En effet, seigneur ! Il n'est pas séant de poser des questions à son hôte, mais peut-être me pardonneriez-vous celle-ci : avez-vous faim ?

LE CHEVALIER. - J'ai faim. J'ai très faim. Je partagerais volontiers votre repas.

EUGÉNIE. — Nous ne souperons pas, seigneur. Mais j'ai là une truite. Peut-être la mangeriez-

vous...

LE CHEVALIER. - Cela va sans dire. J'adore la truite.

EUGÉNIE. — Vous la voulez frite, ou grillée ?

LE CHEVALIER. - Moi ? Je la veux au bleu...

Effroi d'Auguste et d'Eugénie.

EUGÉNIE. — Au bleu ? Je les réussis surtout meunière, avec du beurre blanc...

LE CHEVALIER. - Vous me demandez mon avis. Je n'aime la truite qu'au bleu.

AUGUSTE. - Au gratin, Eugénie fait des merveilles.

LE CHEVALIER. - Voyons ! C'est bien au bleu qu'on les jette vivantes dans le court-bouillon ?

AUGUSTE. - Justement, seigneur.

LE CHEVALIER. - Et qu'elles gardent leur saveur, leur chair, parce que l'eau bouillante les a surprises ?

AUGUSTE. - Surprises est le mot, seigneur.

LE CHEVALIER. - Alors, il n'y a aucun doute. Je la veux au bleu.

AUGUSTE. - Va, Eugénie. Fais-la au bleu...

EUGÉNIE, *de la porte*. - Farcies au maigre, c'est très bon aussi...

AUGUSTE. - Va...

Eugénie va dans la cuisine. Le chevalier s'est installé à son aise.

LE CHEVALIER. - Je vois qu'on aime les chevaliers errants, dans ces parages ?

AUGUSTE. - Nous les aimons mieux que les armées. Un chevalier errant, c'est signe que la guerre est finie.

LE CHEVALIER. - Moi, j'aime bien la guerre. Je ne suis pas méchant. Je ne veux de mal à personne. Mais j'aime bien la guerre.

AUGUSTE. - Chacun son goût, seigneur.

LE CHEVALIER. - Moi, j'aime parler. Je suis bavard de nature. A la guerre vous avez toujours quelqu'un avec qui faire la conversation. Si les vôtres sont de mauvaise humeur, vous faites un prisonnier, un aumônier, ce sont les plus bavards; vous ramassez un ennemi blessé, ils vous racontent leurs histoires. Tandis que comme chevalier errant, si j'excepte l'écho, je ne vois pas bien avec qui j'ai pu échanger un mot depuis un mois que je m'acharne à traverser cette forêt... Pas une âme... Et Dieu sait ce que j'ai à dire !...

AUGUSTE. - On assure que le langage des animaux est perceptible aux chevaliers errants, seigneur ?

LE CHEVALIER, *bafouillant légèrement*.— Pas dans le sens où tu l'entends... Évidemment, ils nous parlent. Chaque animal sauvage étant pour le chevalier un symbole, son rugissement ou son appel devient une phrase symbolique qui s'inscrit en lettres de feu sur notre esprit. Ils écrivent, si tu veux, les animaux, plutôt qu'ils ne parlent. Mais ça n'est pas varié. Chaque espèce ne vous dit qu'une phrase, et de loin, et parfois avec un accent terrible... Le cerf, sur la pureté, le sanglier sur le dédain

des biens de la terre... Et c'est d'ailleurs toujours le vieux mâle qui vous parle. Il y a derrière lui de petites faonnes ravissantes, des amours de petites laies... Non, c'est toujours le dix-cors ou le solitaire qui vous sermonne.

AUGUSTE. - Il y a les oiseaux ?

LE CHEVALIER. - Les oiseaux ne vous répondent pas. J'ai été bien déçu avec les oiseaux. Ils récitent au chevalier la même litanie : sur les méfaits du mensonge. J'essaye de les intéresser. Je leur demande comment ils vont, si l'année est bonne pour la mue ou la ponte, si c'est fatigant de couvrir. Rien à faire. Ils ne daignent.

AUGUSTE. - Cela m'étonne de l'alouette, seigneur... L'alouette doit aimer se confier.

LE CHEVALIER. - Le hausse-col du chevalier lui interdit de parler aux alouettes.

AUGUSTE. - Mais alors, qui a bien pu vous pousser dans cette région, d'où si peu sont revenus ?...

LE CHEVALIER. - Qui veux-tu que ce soit : une femme !

AUGUSTE. - Je ne vous questionnerai pas, seigneur.

LE CHEVALIER. - Ah par exemple si ! Tu vas me questionner, et sur-le-champ ! Voilà trente jours que je n'ai parlé d'elle, Auguste ! Tu ne penses pas que je vais laisser passer l'occasion, puisque je rencontre deux êtres humains, de parler enfin d'elle !... Questionne ! Demande-moi son nom, et vite...

AUGUSTE. - Seigneur...

LE CHEVALIER. - Demande-le si tu désires vraiment le savoir !

AUGUSTE. - Quel est son nom ?

LE CHEVALIER. - Elle s'appelle Bertha, pêcheur ! Quel beau nom !

AUGUSTE. - Magnifique, en toute franchise !

LE CHEVALIER. - Les autres s'appellent Angélique, Diane, Violante ! Tout le monde peut s'appeler Angélique, Diane, Violante. Mais elle seule mérite ce nom grave, frémissant, ému... Et tu veux sans doute savoir si elle est belle, Eugénie ?

Eugénie, *qui entre*. - Si elle est belle ?

AUGUSTE. - On te parle de Bertha, de la comtesse Bertha, ma pauvre femme !

EUGÉNIE. - Ah oui ! Est-elle belle ?

LE CHEVALIER. - Eugénie, notre roi me désigne pour acheter ses chevaux. C'est te dire que je reste maquignon, même avec les femmes. Aucune tare ne m'échappe. L'Angélique en question a l'ongle du pouce droit cannelé. Violante a une paillette d'or dans l'œil. Tout en Bertha est parfait.

EUGÉNIE.— Vous nous en voyez tout heureux.

AUGUSTE. - Cela doit être joli, une paillette d'or dans l'œil ?

EUGÉNIE. — De quoi te mêles-tu, Auguste !...

LE CHEVALIER. - [Une paillette ?] Ne crois pas cela, cher hôte. Un jour, deux jours, elle t'amusera, ta paillette. Tu t'amuseras à pencher le visage de ta Violante sous la lune,[tu l'embrasseras près des flambeaux...] Le troisième, tu la haïras, tu préféreras un moucheron dans l'œil de ta dame !

AUGUSTE. - C'est comment ? Comme un grain de mica ?

EUGÉNIE. — Tu nous portes sur les nerfs, avec tes paillettes ! Laisse parler le chevalier !

LE CHEVALIER. - C'est vrai, mon brave Auguste ! Pourquoi cette partialité pour ta Violante ? Violante, si elle nous suit à la chasse, couronne la jument blanche. C'est joli, une jument blanche couronnée, surtout quand on a poudré la blessure au charbon ! Violante, si elle porte un candélabre à la reine, trouve le moyen de glisser et de s'étaler sur les dalles. Violante, quand le vieux duc lui prend la main et lui conte une histoire gaie, se met à pleurer...

AUGUSTE. -[Violante ?]A pleurer ?

LE CHEVALIER. - Tel que je te connais, vieil Auguste, tu vas me demander ce que cela devient dans l'œil, ces paillettes, quand on pleure ?

EUGÉNIE. — Il y pensait sûrement, seigneur. Il est entêté comme la lune.

LE CHEVALIER. - Il y pensera jusqu'au jour où il verra Bertha... Car vous viendrez aux noces, vous, chers hôtes ! Je vous invite ! Bertha n'avait mis de condition au mariage que mon retour de cette forêt. Si j'en reviens, c'est grâce à vous... Et tu verras ta Violante, pêcheur, avec sa grande bouche, ses oreilles minuscules, son petit nez à la grecque, toute châtain, ce qu'elle est à côté de ce grand ange noir !... Et maintenant, chère Eugénie, va me chercher ma truite au bleu... Elle va trop cuire !

La porte s'ouvre. Ondine paraît.

SCÈNE III

LES MÊMES. ONDINE

ONDINE, de la porte, où elle est restée immobile. — Comme vous êtes beau !

AUGUSTE. — Que dis-tu, petite effrontée ?

ONDINE. - Je dis : comme il est beau !

AUGUSTE. - C'est notre fille, seigneur. Elle n'a pas d'usage.

ONDINE. - Je dis que je suis bien heureuse de savoir que les hommes sont aussi beaux... Mon cœur n'en bat plus !...

AUGUSTE. - Vas-tu te taire !

ONDINE. - J'en frissonne !

AUGUSTE. - Elle a quinze ans, chevalier. Excusez-la...

ONDINE. - Je savais bien qu'il devait y avoir une raison pour être fille. La raison est que les hommes sont aussi beaux...

AUGUSTE. - Tu ennues notre hôte...

ONDINE. - Je ne l'ennue pas du tout... Je lui plais... Vois comme il me regarde... Comment t'appelles-tu ?

AUGUSTE. - On ne tutoie pas un seigneur, pauvre enfant !

ONDINE, qui s'est approchée. - Qu'il est beau ! Regarde cette oreille, père, c'est un coquillage !

Tu penses que je vais lui dire vous, à cette oreille ?... A qui appartiens-tu, petite oreille ?...
Comment s'appelle-t-il ?

LE CHEVALIER. - Il s'appelle Hans...

ONDINE. - J'aurais dû m'en douter. Quand on est heureux et qu'on ouvre la bouche, on dit Hans...

LE CHEVALIER. - Hans von Wittenstein...

ONDINE. - Quand il y a de la rosée, le matin, et qu'on est oppressée, et qu'une buée sort de vous, malgré soi, on dit Hans...

LE CHEVALIER. - Von Wittenstein zu Wittenstein...

ONDINE. - Quel joli nom ! Que c'est joli, l'écho dans un nom !... Pourquoi es-tu ici ?... Pour me prendre ?...

AUGUSTE. - C'en est assez... Va dans ta chambre...

ONDINE. - Prends-moi !... Emporte-moi !

Eugénie revient avec son plat.

EUGÉNIE. — Voici votre truite au bleu, seigneur. Mangez-la. Cela vous vaudra mieux que d'écouter notre folle...

ONDINE. - Sa truite au bleu !

LE CHEVALIER. - Elle est magnifique !

ONDINE. - Tu as osé faire une truite au bleu, mère !...

EUGÉNIE. — Tais-toi. En tout cas, elle est cuite...

ONDINE. - O ma truite chérie, toi qui depuis ta naissance nageais vers l'eau froide !

AUGUSTE. - Tu ne vas pas pleurer pour une truite !

ONDINE. - Ils se disent mes parents... Et ils t'ont prise... Et ils t'ont jetée vive dans l'eau qui bout !

LE CHEVALIER. - C'est moi qui l'ai demandé, petite fille.

ONDINE. - Vous ?... J'aurais dû m'en douter... A vous regarder de près tout se devine... Vous êtes une bête, n'est-ce pas ?

EUGÉNIE. — Excusez-nous, seigneur !

ONDINE. - Vous ne comprenez rien à rien, n'est-ce pas ? C'est cela la chevalerie, c'est cela le courage !... Vous cherchez des géants qui n'existent point, et si un petit être vivant saute dans l'eau claire, vous le faites cuire au bleu !

LE CHEVALIER. - Et je le mange, mon enfant ! Et je le trouve succulent !

ONDINE. - Vous allez voir comme il est succulent... *(Elle jette la truite par la fenêtre.)*... Mangez-le maintenant... Adieu...

EUGÉNIE.— Où t'en vas-tu encore, petite ?

ONDINE. - Il y a là, dehors, quelqu'un qui déteste les hommes et veut me dire ce qu'il sait d'eux... Toujours j'ai bouché mes oreilles, j'avais mon idée... C'est fini, je l'écoute...

EUGÉNIE. — Elle va ressortir, à cette heure !

ONDINE. - Dans une minute, je saurai tout, je saurai ce qu'ils sont, tout ce qu'ils sont, tout ce

qu'ils peuvent faire. Tant pis pour vous...

AUGUSTE. - Faut-il te retenir de force ?

Elle l'évite d'un bond.

ONDINE. - Je sais déjà qu'ils mentent, que ceux qui sont beaux sont laids, ceux qui sont courageux sont lâches... Je sais que je les déteste !

LE CHEVALIER. - Eux t'aimeront, petite...

ONDINE, *sans se retourner, mais s'arrêtant.* - Qu'a-t-il dit ?

LE CHEVALIER. - Rien... Je n'ai rien dit.

ONDINE, *de la porte.* - Répétez, pour voir !

LE CHEVALIER. - Eux t'aiment, petite.

ONDINE. - Moi, je les hais.

Elle disparaît dans la nuit.

SCÈNE IV

LE CHEVALIER. AUGUSTE. EUGÉNIE

LE CHEVALIER. - Félicitations ! Vous l'élevez bien...

AUGUSTE. - Dieu sait pourtant que nous la réprimandons à chaque faute.

LE CHEVALIER. - Il faut la battre.

EUGÉNIE. — Allez l'attraper !

LE CHEVALIER. - L'enfermer, la priver de dessert.

AUGUSTE. - Elle ne mange rien.

LE CHEVALIER. - Elle a bien de la chance. Je meurs de faim. Refaites-moi une truite au bleu. Rien que pour la punir.

AUGUSTE. - C'était la dernière, seigneur... Mais nous avons fumé un jambon. Eugénie va vous en couper quelques tranches...

LE CHEVALIER. - Elle vous permet de tuer les cochons ? C'est heureux !

Eugénie sort.

AUGUSTE. - Elle vous a mécontenté, chevalier ! J'en suis navré.

LE CHEVALIER. - Elle m'a mécontenté parce que je suis une bête, comme elle le dit. Au fond, nous autres hommes sommes tous les mêmes, mon vieux pêcheur. Vaniteux comme des pintades. Quand elle me disait que j'étais beau, je sais que je ne suis pas beau, mais elle me plaisait. Et elle m'a déplu quand elle m'a dit que j'étais lâche, et je sais que je ne suis pas lâche...

AUGUSTE. - Vous êtes bien bon de le prendre ainsi...

LE CHEVALIER. - Oh ! Je ne le prends pas bien... Je suis furieux. Je suis toujours furieux contre moi, quand les autres ont tort !

EUGÉNIE. — Je ne trouve pas le jambon, Auguste !

Auguste la rejoint.

SCÈNE V

LE CHEVALIER. ONDINE

*Ondine est venue doucement jusqu'à la table derrière le chevalier
qui tend les mains au feu et d'abord ne se retourne pas.*

ONDINE. - Moi, on m'appelle Ondine.

LE CHEVALIER. - C'est un joli nom.

ONDINE. - Hans et Ondine... C'est ce qu'il y a de plus joli comme noms au monde, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER. - Ou Ondine et Hans.

ONDINE. - Oh non ! Hans d'abord. C'est le garçon. Il passe le premier. Il commande... Ondine est la fille... Elle est un pas en arrière... Elle se tait.

LE CHEVALIER. - Elle se tait ! Comment diable s'y prend-elle ?

ONDINE. - Hans la précède partout d'un pas... Aux cérémonies... Chez le roi... Dans la vieillesse. Hans meurt le premier... C'est horrible... Mais Ondine le rattrape vite... Elle se tue...

LE CHEVALIER. - Que racontes-tu là !

ONDINE. - Il y a un petit moment affreux à passer. La minute qui suit la mort de Hans... Mais ça n'est pas long...

LE CHEVALIER. - Heureusement, cela n'engage rien de parler de la mort, à ton âge...

ONDINE. - A mon âge ?... Tuez-vous, pour voir. Vous verrez si je ne me tue pas...

LE CHEVALIER. - Jamais je n'ai eu moins envie de me tuer...

ONDINE. - Dites-moi que vous ne m'aimez pas ! Vous verrez si je ne me tue pas...

LE CHEVALIER. - Tu m'ignorais voilà un quart d'heure, et tu veux mourir pour moi ? Je nous croyais brouillés, à cause de la truite.

ONDINE. - Oh tant pis pour la truite ! C'est un peu bête, les truites. Elle n'avait qu'à éviter les hommes, si elle ne voulait pas être prise. Moi aussi je suis bête. Moi aussi je suis prise...

LE CHEVALIER. - Malgré ce que ton ami inconnu, là, au-dehors, t'a dit des hommes ?

ONDINE. - Il m'a dit des bêtises.

LE CHEVALIER. - Je vois. Tu faisais les demandes et les réponses...

ONDINE. - Ne plaisantez pas... Il n'est pas loin... Il est terrible...

LE CHEVALIER. - Tu ne me feras pas croire que tu as peur de quelqu'un, ou de quelque chose ?

ONDINE. — Oui, j'ai peur que vous ne m'abandonniez... Il m'a dit que vous m'abandonneriez. Mais il m'a dit aussi que vous n'êtes pas beau... Puisqu'il s'est trompé pour ceci, il peut se tromper pour cela.

LE CHEVALIER. - Toi, tu es comment ? Belle ou laide ?

ONDINE. - Cela dépendra de vous, de ce que vous ferez de moi. Je préférerais être belle. Je préférerais que vous m'aimiez... Je préférerais être la plus belle...

LE CHEVALIER. - Tu es une petite menteuse... Tu n'en étais que plus jolie, tout à l'heure, quand tu me haïssais... C'est tout ce qu'il t'a dit ?

ONDINE. - Il m'a dit aussi que si je vous embrassais, j'étais perdue... Il a eu tort... Je ne pensais pas à vous embrasser.

LE CHEVALIER. - Maintenant, tu y penses ?

ONDINE. - J'y pense éperdument.

LE CHEVALIER. - Penses-y de loin.

ONDINE. - Oh, vous ne perdez rien. Vous serez embrassé dès ce soir... Mais il est si doux d'attendre... Nous nous rappellerons cette heure-là, plus tard... C'est l'heure où vous ne m'avez pas embrassée...

LE CHEVALIER. - Ma petite Ondine...

ONDINE. - C'est l'heure aussi où vous ne m'avez pas dit que vous m'aimiez... N'attendez plus... Dites-le-moi... Je suis là, les mains tremblantes... Dites-le-moi.

LE CHEVALIER. - Tu penses que cela se dit comme cela, qu'on s'aime ?...

ONDINE. - Parlez ! Commandez ! Ce que c'est lent, un homme ! Je ne demande pas mieux que de me mettre comme il faut être !... Sur vos genoux, n'est-ce pas ?

LE CHEVALIER. - Prendre une fille sur mes genoux, avec mon armure ? Je mets dix minutes rien que pour dévisser les épaules.

ONDINE. - Moi, j'ai un moyen pour défaire les armures.

L'armure s'est défaite d'un coup, Ondine s'est précipitée sur les genoux de Hans.

LE CHEVALIER. - Tu es folle ! Et mes bras ? Tu crois qu'ils s'ouvrent à la première venue ? P

ONDINE. - Moi, j'ai un moyen pour faire ouvrir les bras...

Le chevalier soudain conquis ouvre ses bras.

ONDINE. - Et pour les refermer.

Il referme ses bras. Une voix de femme, s'élève au-dehors.

LA Voix. - Ondine !

ONDINE, tournée vers la fenêtre, furieuse. - Tu vas te taire, toi ! Qu'est-ce qui te parle !...

LA Voix. - Ondine !

ONDINE. - Est-ce que je me mêle de tes affaires ? Est-ce que tu m'as consultée, toi, pour ton mariage ?

LA VOIX. - Ondine !

ONDINE. - Il est beau, pourtant, ton mari le phoque, avec ses trous de nez sans nez ! Un collier de perles, et il t'a eue !... De perles pas même assorties.

LE CHEVALIER. - A qui parles-tu, Ondine ?

ONDINE. - A des voisines.

LE CHEVALIER. - Je croyais votre maison isolée.

ONDINE. - Il y a des envieuses partout. Elles sont jalouses de moi...

UNE AUTRE VOIX. - Ondine !

ONDINE. - Et toi ! Parce qu'un souffleur a fait le jet d'eau devant toi, tu t'es jetée dans ses nageoires !

LE CHEVALIER. - Les voix sont charmantes.

ONDINE. - Mon nom est charmant, pas leur voix !... Embrasse-moi, Hans, pour me brouiller avec elles à jamais... Tu n'as pas le choix d'ailleurs !...

UNE VOIX D'HOMME. — Ondine !

ONDINE. - Trop tard. Va-t'en !

LE CHEVALIER. - C'est l'ami dont tu parlais, celui-là ?

ONDINE, *criant*. - Je suis sur ses genoux ! Il m'aime !

LA VOIX D'HOMME. — Ondine !

ONDINE. - Je ne t'entends plus. On ne t'entend plus d'ici... Et d'ailleurs, c'est trop tard... Tout est fait. Je suis sa maîtresse, oui, sa maîtresse ! Tu ne comprends pas ? C'est un mot qu'ils ont pour appeler leur femme.

Bruit à la porte de la cuisine.

LE CHEVALIER, *poussant* doucement Ondine à terre. - Voici tes parents, Ondine.

ONDINE. - Ah ! tu le connais ! C'est dommage. Je ne croyais point te l'avoir appris!

LE CHEVALIER. - Quoi donc, petite femme ?

ONDINE. - Le moyen d'ouvrir tes bras...

SCÈNE VI

ONDINE. LE CHEVALIER. LES PARENTS

EUGÉNIE. — Excusez-nous ! Nous avons perdu le jambon !

ONDINE. - Je l'avais caché pour rester seule avec Hans...

AUGUSTE. - Tu n'as pas honte !

ONDINE. - Non! Je n'ai pas perdu mon temps. Il m'épouse, chers parents! Le chevalier Hans m'épouse!

AUGUSTE. - Aide ta mère, au lieu de dire des bêtises.

ONDINE. - C'est cela. Donne-moi la nappe, mère. C'est moi qui sers Hans. De cette minute je suis la servante de mon seigneur Hans.

AUGUSTE. - J'ai monté une bouteille de la cave, chevalier. Si vous le permettez nous boirons avec vous tout à l'heure.

ONDINE. - Un miroir, seigneur Hans, pour arranger vos cheveux avant le repas ?...

EUGÉNIE. — Où as-tu pris ce miroir d'or, Ondine ?

ONDINE. - De l'eau sur vos mains, majesté Hans ?

LE CHEVALIER. - Quelle superbe aiguière ! Le roi n'a pas la même...

AUGUSTE. - C'est la première fois que nous la voyons...

ONDINE. - Il va falloir que vous m'appreniez tout mon service, mon seigneur Hans... Il faut que du lever au coucher, je sois votre servante modèle.

LE CHEVALIER. - Du lever au coucher, petite Ondine ! Me réveiller sera le plus difficile. J'ai le sommeil dur...

ONDINE, *assise près du chevalier et collée à lui.* — Quelle chance ! Dites-moi comment on vous tire les cheveux pour vous sortir du sommeil, comment on vous ouvre les yeux, avec les mains pendant que votre tête se débat, comment on vous écarte les dents de force, pour vous embrasser et vous donner le souffle !

EUGÉNIE. — Les assiettes, Ondine !

ONDINE. - O mère, mets le couvert. Le seigneur Hans m'apprend comment on le réveille... Répétons, seigneur Hans ! Faites comme si vous dormiez...

LE CHEVALIER. - Avec cette bonne odeur de cuisine, impossible ! 1

ONDINE. - Réveille-toi, mon petit Hans... L'aube est là ! Reçois ce baiser dans ta nuit, et ce baiser dans ton aurore...

AUGUSTE. - Ne lui en veuillez pas de ces enfantillages, seigneur...

EUGÉNIE. — Elle est jeune. Elle s'attache...

LE CHEVALIER. - Voilà ce que j'appelle du jambon !

AUGUSTE. - Il est fumé au genièvre, chevalier.

ONDINE. - J'ai bien tort de te réveiller ! Pourquoi réveiller celui que l'on aime ? Dans son sommeil tout le pousse vers vous ! Dès que ses yeux sont ouverts, il vous échappe ! Dormez, dormez, mon seigneur Hans...

LE CHEVALIER. - Je veux bien. Une tranche encore.

ONDINE. - Que je suis maladroite ! Je t'endors au lieu de te réveiller... Et le soir, comme je me connais, je te réveillerai au lieu de t'endormir.

EUGÉNIE. — Ah oui ! Tu feras une belle ménagère !

AUGUSTE. - Un peu de silence, Ondine, je voudrais dire un mot.

ONDINE. - Sûrement je ferai une belle ménagère ! Tu te crois une belle ménagère parce que tu

sais rôtir du porc ! Ce n'est pas ça d'être ménagère !

LE CHEVALIER. - Ah oui ? Qu'est-ce que c'est ?

ONDINE. - C'est d'être tout ce qu'aime mon seigneur Hans, tout ce qu'il est. D'être ce qu'il a de plus beau et ce qu'il a de plus humble. Je serai tes souliers, mon mari, je serai ton souffle. Je serai le pommeau de ta selle. Je serai ce que tu pleures, ce que tu rêves... Ce que tu manges là, c'est moi...

LE CHEVALIER. - C'est salé à point. C'est excellent...

ONDINE. - Mange-moi ! Achève-moi !

EUGÉNIE. — Ton père parle, Ondine !

AUGUSTE, *levant son verre*. — Seigneur, puisque vous nous faites l'honneur de passer dans notre maison une nuit...

ONDINE. - Dix mille nuits... Cent mille nuits...

AUGUSTE. - Permettez-moi de vous souhaiter le plus grand triomphe qu'ait eu jamais chevalier, et de boire à celle que vous aimez...

ONDINE. - Que tu es gentil, père !...

AUGUSTE. - A celle qui vous attend dans les transes...

ONDINE. - Elle ne l'attend plus... Finies les transes...

AucusT_E. - Et qui porte ce nom que vous avez proclamé le plus beau entre tous les noms, quoique j'aime bien celui de Violante, mais pour Violante, je suis un peu partial à cause...

EUGÉNIE. — Oui, oui, nous savons, passe...

AUGUSTE. - A la plus belle, à la plus digne, à l'ange noir, comme vous l'appellez, à Bertha, votre dame !

ONDINE, *qui s'est levée*. - Que dis-tu ?

AUGUSTE. - Je dis ce que le chevalier lui-même m'a dit !

ONDINE. - Tu mens ! Il ment ! Je m'appelle Bertha maintenant ?

EUGÉNIE. — Il ne s'agit pas de toi, chérie !

AUGUSTE. - Le chevalier est fiancé à la comtesse Bertha. Il va l'épouser au retour. N'est-ce pas, chevalier ? Tout le monde le sait...

ONDINE. - Tout le monde ment.

LE CHEVALIER. - Ma petite Ondine...

ONDINE. - Tiens, il sort de son jambon, celui-là ! Y a-t-il une Bertha, oui ou non ?

LE CHEVALIER. - Laisse-moi t'expliquer !

ONDINE. - Y a-t-il une Bertha, oui ou non ?

LE CHEVALIER. - Oui. Il y a une Bertha. Il y avait une Bertha.

ONDINE. - Ainsi, c'est vrai ce que l'autre m'a dit des hommes ! Ils vous attirent par mille pièges, sur leurs genoux, ils vous embrassent à vous écraser la bouche, ils passent sur vous leurs mains partout où ils rencontrent votre peau, et cependant ils pensent à une femme noire nommée Bertha...

LE CHEVALIER. - Je n'ai rien fait de tout cela, Ondine !

ONDINE, *mordant son bras*. - Tu l'as fait ! J'en suis encore meurtrie... Regardez cette morsure à

mon bras, mes parents, c'est lui qui l'a faite !

LE CHEVALIER. - Vous n'en croyez rien, braves gens ?

ONDINE. - Je serai ce que tu as de plus humble et de plus beau, disait-il. Je serai tes pieds nus. Je serai ce que tu bois. Je serai ce que tu manges... Ce sont ses propres paroles, mère ! Et ce qu'il fallait faire pour lui ! Passer la journée jusqu'à minuit à l'éveiller, mourir pour lui dans la minute qui suivra sa mort !... Me l'as-tu demandé, oui ou non ? Et pendant ce temps, ils ont dans le cœur l'image d'une espèce de démon en cirage qu'ils appellent leur ange noir...

LE CHEVALIER. - Chère Ondine !

ONDINE. - Tu es ce que je méprise, tu es ce que je crache !

LE CHEVALIER. - Écoute-moi...

ONDINE. - Je le vois d'ici, l'ange noir, avec son ombre de moustache. Je le vois tout nu, l'ange noir, avec ses franges en poil. Ce genre d'ange noir a une queue frisée au creux des reins. C'est bien connu.

LE CHEVALIER. - Pardonne-moi, Ondine...

ONDINE. - Ne m'approche pas... Je me jette dans le lac.

Elle a ouvert la porte. Il pleut affreusement.

LE CHEVALIER *s'est levé.* - Je crois qu'il n'y a plus de Bertha, Ondine !

ONDINE. - C'est cela ! Trahis les Bertha, elles aussi !... Mes pauvres parents rougissent de ta conduite.

AUGUSTE. - N'en croyez rien, seigneur !...

ONDINE. - Quitte cette maison dans la seconde, ou jamais je n'y reviendrai... (*Elle s'est retournée.*) Qu'as-tu osé dire tout à l'heure ?...

LE CHEVALIER. - Je crois qu'il n'y a plus de Bertha, Ondine !

ONDINE. - Tu mens. Adieu !

Elle disparaît.

LE CHEVALIER. - Ondine !

Il court à la recherche d'Ondine.

AUGUSTE. - J'ai fait du propre.

EUGÉNIE.— Oui... Tu as fait du propre.

AUGUSTE. - Je ferais sûrement mieux de lui dire tout.

EUGÉNIE. — Oui. Tu ferais sûrement mieux de lui dire tout.

Le chevalier rentre, ruisselant.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER. AUGUSTE. EUGÉNIE

LE CHEVALIER. - Elle n'est pas votre fille, n'est-ce pas ?

EUGÉNIE. — Non, seigneur.

AUGUSTE. - Nous avons une fille. A six mois, elle nous fut enlevée.

LE CHEVALIER. - Qui vous a confié Ondine ? Où habite celui qui vous l'a confiée ?

AUGUSTE. - Nous l'avons trouvée au bord du lac. Personne ne l'a réclamée.

LE CHEVALIER. - C'est à vous, en somme, qu'il faudra demander sa main ?

EUGÉNIE. — Elle nous appelle ses parents, seigneur.

LE CHEVALIER. - Je vous demande la main d'Ondine, mes amis !

AUGUSTE. - Seigneur, êtes-vous de bon sens ?

LE CHEVALIER. - De bon sens ? Tu ne vas pas prétendre que ton petit vin m'a tourné la tête !

AUGUSTE. - Oh non ! C'est un petit Moselle bien loyal.

LE CHEVALIER. - Jamais je n'ai été de meilleur sens. Jamais je n'ai mieux su ce que je disais. Je te demande la main d'Ondine en pensant à la main d'Ondine. Je veux tenir cette main. Je veux que cette main me mène aux noces, au combat, à la mort...

AUGUSTE. - On ne peut avoir deux fiancées, seigneur... Cela fait beaucoup trop de mains...

LE CHEVALIER. - Quelle est la première fiancée, Bertha, peut-être ?

AUGUSTE. - Nous le tenons de vous.

LE CHEVALIER. - Tu la connais, Bertha, pour prendre ainsi sa cause ? Moi, je la connais. Je la connais depuis que j'ai vu Ondine.

AUGUSTE. - Par vous nous savons qu'elle est parfaite.

LE CHEVALIER. - Oui, à part cette mousse à la commissure des lèvres, à part son rire strident, elle est parfaite.

AUGUSTE. - Je croyais que la loi des chevaliers errants était d'abord d'être fidèles...

LE CHEVALIER. - Fidèles à l'aventure, oui. Je serai même le premier à l'être, car nous avons été vraiment naïfs jusqu'à ce jour, nous chevaliers errants. Nous découvrons des palais et nous revenions habiter nos manoirs. Nous délivrions Andromède et cela nous valait le droit à une retraite à soixante ans. Nous ravissions le trésor des géants et cela nous donnait la dispense du maigre les vendredis... Pour moi, c'est fini ! L'aventure ne sera plus ce stage dans la cavalerie et l'imagination qu'on impose aussi aux futurs greffiers. Désormais, je découvre, je pille, j'épouse à mon compte : j'épouse Ondine...

AUGUSTE. - Vous avez tort !

LE CHEVALIER. - Tort ? Réponds-moi franchement, pêcheur ! Il était un chevalier qui cherchait dans ce monde ce qui n'est pas usé, quotidien, éculé. Il trouva au bord d'un lac une fille appelée Ondine. Elle faisait d'or les assiettes d'étain. Elle sortait dans l'orage sans être mouillée. Non seulement elle était la plus belle fille qu'il ait vue au monde, mais il sentait qu'elle était la gaieté, la tendresse, le sacrifice. Il sentait qu'elle pouvait mourir pour lui, réussir pour lui ce qu'aucun être humain ne peut réussir, passer dans les flammes, plonger dans les gouffres, voler... Il la salua profondément et reparti épouser une fille noire nommée Bertha !... Qui était-il ?

- [Augustine: The City of God against the Pagans \(Cambridge Texts in the History of Political Thought\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [Ready, Set, Green: Eight Weeks to Modern Eco-Living pdf](#)
- [The Prank List \(The Dirt Diary, Book 2\) pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [Sociology: A Very Short Introduction pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [read No Such Thing as Failure: My Life in Adventure, Exploration, and Survival](#)
- [A Madman Dreams of Turing Machines here](#)

- <http://growingsomeroots.com/ebooks/Reality-Is-Broken--Why-Games-Make-Us-Better-and-How-They-Can-Change-the-World.pdf>
- <http://growingsomeroots.com/ebooks/Aztec-Gold--Alicia-Myles--Book-1-.pdf>
- <http://flog.co.id/library/The-Woman-Behind-the-New-Deal.pdf>
- <http://betsy.wesleychapelcomputerrepair.com/library/Eros--The-Myth-Of-Ancient-Greek-Sexuality.pdf>
- <http://nexson.arzamaszev.com/library/No-Such-Thing-as-Failure--My-Life-in-Adventure--Exploration--and-Survival.pdf>
- <http://flog.co.id/library/A-Madman-Dreams-of-Turing-Machines.pdf>